



J'ai mené toutes vos batailles...

Antoine
George

art3

« Les malheurs ont aussi leur héroïsme et leur gloire....
Aujourd'hui, grâce au malheur, on pourra me juger à nu. »
Napoléon, cité par Las Cases dans son Mémorial

« Si nous essayons de fuir, nous mourons.
Si nous nous révoltons, nous mourons.
Puisque la mort est l'issue commune,
n'est-il pas préférable de mourir en combattant pour un royaume ? »
Chen She à Wu Gang, Quin Dynasty

Un papillon de bleu profond

Un papillon multicolore, armé de bleu profonds et d'orange éclatants, virevolte sur une touffe de marguerites, comme poussé au hasard par d'invisibles flux d'air. Il ressemble au masque d'un chaman africain en incantation. Il est conquérant et sa danse saccadée le mène d'un pistil à un autre. Quand il aura fini son repas de pollens d'or, il recherchera une cavalière pour s'accoupler dans les ombres diaphanes de l'étang. Demain il sera mort. Il aura vécu son destin : naître, vivre, se reproduire puis disparaître.

Ainsi le monde vivant se construit en une répétition de cycles : la naissance, l'apprentissage, la phase de reproduction, le déclin, la mort. Et la nature tourne en boucle, inlassablement.

Les animaux vivent avec la mort, au quotidien. Elle est dans la vie à préserver : la leur et celles des petits. Elle est aussi dans la vie à supprimer pour se nourrir ou se protéger. Ils ne se rebellent pas contre la mort. Ils luttent pour

ne pas disparaître, sans états d'âme. La lionne du Serengeti qui se jette à la curée sur le gnou encore vivant et lui arrache les entrailles jusqu'au cœur palpitant, en se battant pour conserver la meilleure place, sous la cage thoracique, à l'entrée du ventre qu'un coup de croc déchire, et dans lequel elle plonge la tête avec délectation, ivre de sang, de matières molles et spongieuses, et d'odeurs fades, cette lionne connaît la mort. La mort des autres. Elle sait mieux que quiconque serrer la proie à la gorge et l'étouffer jusqu'au dernier battement de cœur. Elle sait quand l'animal perd connaissance, quand elle peut relâcher la pression des mâchoires. Elle sent la vie fondre avec l'affaiblissement des battements de cœur jusqu'à leur disparition. Parfois elle se trompe, la proie se réveille et tente quelques foulées titubantes, alors la lionne reprend patiemment l'étouffement jusqu'à l'asphyxie complète. Elle connaît aussi le risque pour elle : un coup de sabot ou de corne, une mauvaise réception, un membre cassé ou foulé qui la livrera sans pitié aux hyènes qu'elle a toujours dominées et parfois tuées net. Si cela se réalise, elle fera face, sans hésiter, instinctivement. Pour la lionne la mort est dans la vie, dans le présent qui seul l'occupe. Elle ne se rebelle pas contre la mort. Elle vit son instinct de fauve, puis de proie et joue jusqu'au bout sa partition.

J'ai vécu ma vie, tenu mon rôle. Et aujourd'hui quand l'intelligence de la science me signale l'imminence de la fin, je l'accepte. Je suis prêt.

Qu'est-ce que la vie ? Un clignement de cils de l'éternité, un éclair fugitif à l'échelle de l'univers. À l'heure où le soleil disparaît en laissant sur le monde une dernière caresse d'ombres étirées, je ne veux pas tomber dans le piège de magnifier ma vie. Elle a été. Ni plus ni moins que d'autres, j'ai vécu mon parcours, j'ai été emporté par les

émotions, secoué dans les tourmentes, bercé d'illusions. J'ai commis des erreurs que j'ai payées comptant. J'ai vécu mon destin d'homme.

Le temps arrive de rendre compte. Plus tôt que je ne pensais, mais c'est la loterie du genre humain. Une force mystérieuse, fille du hasard ou de la science, désigne les élus du jour. Pour moi, je sais l'époque. Je partirai au printemps. Je sens, intimement, que cet hiver sera le dernier. La boucle se referme.

J'aimerais partir quand les perce-neige referont surface sur les adrets, quand les premières lépiotes sortiront de l'humus des forêts, droites et fières comme de petites demoiselles, quand les canards repasseront les marais pour rallier les plaines du Nord, quand les marcassins vifs en livrées courront après les grenouilles. Les croisant, je partirai moins seul.

Je veux leur ressembler, vivre ma mort avec la simplicité de l'animal.

J'aurais volontiers prolongé mon séjour. Le cœur vibre et vous attache. J'aime une femme au-delà du raisonnable. Une femme qui est l'autre part de moi-même. Je suis un prédateur blessé, elle a été une proie victorieuse. Nous avons tous deux joué à contre-emploi. Elle me complète. Je suis déchiré de la laisser ici, seule. Mais le destin a tranché.

Elle est plus forte que moi. Sa fragilité n'est qu'apparence. Elle s'appuie sur des fondations inaltérables : des convictions, des certitudes. À une époque où tout bouge, tout se transforme, elle garde son cap. Et son amour pour moi. Sans le savoir, elle est d'une époque, archaïque. C'est aussi pour cela que je l'aime. Nous sommes semblables.

Je ne laisserai pas de traces, ou si peu. La mémoire des hommes est fugace. D'ailleurs qu'importe, pourquoi vouloir perdurer ? Je ne revendique aucun souvenir inaltérable qu'il faille raviver sans cesse. Mais je sais que ma famille, la famille des troupes de combat, saura maintenir la flamme, non pas de ce que je fus, mais de ceux que j'ai représentés. Je rejoins la cohorte des guerriers évanouis.

Aux heures décisives, l'histoire demande aux soldats de jouer un rôle. Ce n'est pas toujours le meilleur, ni le plus facile. J'ai tenu ma place. Jusqu'au bout.

J'ai mené toutes vos batailles, de toute ma force, de toute ma ferveur.

Mais aujourd'hui, je sais que l'on ne m'en demandait pas tant. Quand je me voyais dernier rempart des valeurs de l'Occident contre le collectivisme, l'Histoire a retenu des combats d'arrière-garde de colonisateurs brutaux et bornés contre des peuples libres. J'ai été berné ou plutôt, je me suis dupé en prenant les mots pour ce qu'ils sont, alors qu'il ne fallait les comprendre que comme des fleurs de rhétorique. En métropole, les citoyens de l'après-guerre se faisaient dépasser par les consommateurs. Nous combattons pour des valeurs morales et le monde ne pensait qu'à s'enrichir. Nos vies ont été un contresens. Un revers dialectique nous a laissés sur place, à côté de la vie.

Nous autres, soldats, sommes de grands naïfs. Nous aimons les idées simples qui aident à donner et recevoir la mort. Pour les politiques, nous ne sommes qu'un outil, une pièce sur l'échiquier, l'instrument de leur pouvoir. Même le sachant, je ne peux regretter d'avoir vécu et pensé ainsi. Je me préfère droit que sinueux, simpliste qu'opportuniste,

perdant que fourbe. J'assume tout. D'ailleurs, mon pays m'a déjà jugé... et condamné.

Je persiste.

Car l'Histoire, dont l'historien est le metteur en scène, se trompe et se renie. Elle se réécrit, reprenant ici une certitude, là un principe. Elle sollicite des œuvres de commandes dictées par l'esprit du temps. Et il se plie. Les guerres d'Indochine et d'Algérie se sont réécrites sous mes yeux et j'ai pu mesurer les corrections apportées. Hier, des intellectuels cultivés ont défendu un régime inhumain, entraînant derrière eux une foule de jeunes qui ne demandaient qu'à investir leur sensibilité dans de grandes causes. Je connais le Cambodge et les souffrances que des dirigeants inflexibles et bornés ont infligées à leurs concitoyens ; désormais, on sait qu'ils ne sont que des dictateurs couverts de sang que l'on devrait noyer dans les larmes des familles de leurs victimes. Mais nos intellectuels poursuivent sur d'autres fronts leur œuvre pédagogique. Eux aussi, tout professoraux qu'ils soient, ne sont que des pions. Sans vergogne ni pudeur. Manipulés par leurs idéaux qu'ils ne savent pas récuser. D'une certaine façon, nous nous ressemblons. La farce médiatique mise à part.

Je ne crois pas à la personne, je crois à la race humaine qui se bat. Et je revendique mon rôle dans le groupe. Jeune scout, j'ai participé aux pièces que l'on présentait chaque année aux parents attendris. Dans l'épopée de Saint Exupéry, j'étais un palmier dans le désert, recouvert d'une couverture avec une plante grasse en papier crépon sur la tête. C'est un rôle mineur direz-vous, mais, sans ce palmier, le désert disparaissait et il ne restait qu'un acteur sur une scène vide. J'ai donné un sens à la scène.

On choisit sa vie, mais seul le destin peut l'illuminer.

Dans ma vie aussi j'ai été palmier, au milieu de mes camarades. On nous a fait croire que nous étions des premiers rôles, à l'avant-scène, alors que nous n'étions qu'éléments du décor. Secondaires dans le jeu, mais essentiels pour que la pièce prenne son sens. Étendus dans les rizières, noyés dans les fleuves en crue, mitraillés en parachute, écrasés de soleil dans les maquis, gelés dans la nuit saharienne, éventrés dans les douars ou vainqueurs dans les jebels, nous n'étions que palmes frissonnantes au fond de la scène, au vent supposé du désert. La longue cohorte de ceux qui sont tombés sur ce qui s'appelait encore le champ d'honneur doit rire en voyant comment la cause a été entendue. Rire amer d'une farce macabre dont ils furent les premiers din-dons. Nous servions une certaine histoire qui nous faisait cocus d'honneur. Dans vingt ans, les manuels d'histoire ne retiendront plus de la Guerre d'Algérie que la torture !

Dans cette perspective, j'ai fait mon temps, usé mes forces et dissipé toute mon énergie. La Légion Etrangère qui est bonne fille m'avait repris pour mon expérience, mais la messe est dite. Mon pays n'a plus besoin de soldats, tout au plus de gendarmes.

Je pars sans me retourner. Sans colère et sans amertume. Après, je ne demande qu'une croix blanche, fleur de pierre sur le gazon vert et dru, avec, fichée au cœur, cette simple mention: « Vincent d'Humières, soldat ». Comme ceux qui m'ont précédé et qui dorment dans les collines de Normandie, les américains de Saint James, les anglais de Bannerville-Sannerville, les français de la nécropole des Gateys, les canadiens de Bény-sur-Mer, les polonais d'Urville-Langannerie ou les vingt-et-un-mille allemands de la Cambe. La mort éteint la haine qu'elle rend dérisoire.

Je mourrai sans reculer.

Mais, avant que le brouillard ne m'emporte, je veux profiter de ce reste de lucidité, c'est pourquoi j'ai décidé d'écrire les faits saillants de ma vie d'homme. Pour les garder, au-delà de la mémoire quand elle m'aura définitivement trahi. Ne pas perdre le fil qui donne à ma vie le peu de sens qu'elle a. Je refuse de n'être plus qu'un homme sans passé.

J'ai écrit comme un reporter qui couvrirait sa propre histoire. Pour la graver et la relire chaque fois que je sentirai qu'une brèche nouvelle s'ouvre dans le souvenir.

J'ai écrit avec My-Lai l'enfoncement progressif dans l'inconnu. Un quatre mains de descente aux enfers.

J'entame mon purgatoire ; le renoncement programmé de ma dernière raison de vivre, l'amour d'une femme.

Je dédie aussi ces lignes à mes frères de combat, à mes adversaires, aux victimes civiles de ces jeux cruels et à tous les enfants du monde qui cherchent aujourd'hui comment imaginer leur avenir, en témoignage d'une vie d'homme, parmi d'autres.

Alzo attaque

Vincent ne bouge plus. Depuis vingt minutes, il s'affairait avec son carnet de notes, ses dictionnaires et les livres d'histoire qu'il affectionne, cherchant un mot, une date, un personnage, en ponctuant son travail de grands soupirs concentrés.

Soudain il a tout rangé, sauf son carnet, a écrit quelques mots puis s'est arrêté, stylo en l'air, immobile, attendant une inspiration qui ne vint jamais. Il restait là, tête penchée, yeux mi-clos, enfermé au plus profond de ses pensées, immobile. My-Lai qui s'était épanouie en le voyant actif, comprit qu'il retombait dans sa léthargie et chercha à le relancer.

« À quoi penses-tu ? »

Il releva la tête d'un air mauvais et elle constata qu'il n'avait écrit que quelques mots qui commençaient par « Ma mère... »

« Si tu m'interromps sans arrêt, je n'avancerai pas.

— Pardonne-moi, je ne voulais pas te déranger. Je vais préparer le déjeuner.

— Brusquement, il se leva et commença à ouvrir armoires et tiroirs. Au bout d'un instant, il s'emporta.

— Je ne sais plus où sont rangées les photos.

— Dans l'armoire du salon. Je vais te les donner.

— Ne m'assiste pas, je sais où est l'armoire. »

Et il commença sa recherche. Une fois l'armoire dévastée et son contenu réparti pêle-mêle dans la pièce, l'album en mains, il l'ouvrit et retomba dans ses pensées. Puis il le referma et partit s'étendre sur le canapé dans la position du fœtus.

« Vincent, que se passe-t-il ?

— Laisse-moi...

— Vincent, tu as un problème. »

Il repoussa la main qui lui caressait l'épaule.

« Dis-moi... »

Soudain, il se redressa.

« Quoi, « dis-moi » ? Pourquoi veux-tu tout savoir ? Pour faire des mesures et te rendre compte où j'en suis ? Je suis malade, tu le sais pourtant. Alors cesse de tourner autour de moi comme mon ombre.

— Vincent, je ne te veux aucun mal. Juste te comprendre et t'aider.

— Mais quand comprendras-tu qu'il n'y a rien à comprendre. Juste un constat à faire. L'eau qui monte dans la cellule.

— Vincent, que s'est-il passé ?

— Rien, rien de grave, un détail. J'étais incapable de me souvenir du visage de ma mère. Il avait disparu. Et même sur ces photos, je la regarde me porter dans ses bras comme une étrangère. Je vois sa tête, ses yeux, ses cheveux blonds, sans vraiment les reconnaître. Sans la légende manuscrite, elle serait une inconnue. Mon cerveau part en charpie.

— Veux-tu que nous écrivions dans le carnet les choses dont tu te souviens sur ta mère. »

Un long silence d'incrédulité, puis un mot lâché dans un souffle.

« Allons-y...

— Je vais écrire sous ta dictée. Raconte-moi... Commençons par les souvenirs les plus proches. Tes dernières permissions de l'Algérie.

— Elle était malade déjà, à l'hôpital. Quand je suis arrivé, elle délirait et m'a pris pour un pompier. « Bonjour, vous venez pour le nid de guêpes, il est toujours au même endroit sous le toit. Vous m'excuserez, je ne peux pas vous le montrer, car je ne marche plus, je suis paralysée. Si mon Vincent était là, il l'aurait déjà décroché. Mais il fait la guerre. » Je me revois assis sur son lit à ses côtés en lui rappelant que j'étais son fils. Putain, je suis en train de refaire la même chose. My-Lai tu me fais revivre le pire. Tu te rends compte de ce que tu fais ? Tu me fatigues, My-Lai, tu m'exaspères... tu sais que je suis malade et tu t'ingénies à me le faire sentir. Tu ne m'aides pas, tu m'enfonces !

— Vincent, comment peux-tu dire cela, je ne voulais pas te blesser.

— Je sais, tu ne veux pas me blesser, pas que je prenne mal une vie à côté de la réalité, pas que je m'effraie... Tu es sur moi comme un anesthésiant. Mais ne crois pas que je vais me laisser berner et bercer sans réagir. Je ne t'ai jamais demandé d'être ma mère ! »

Vincent sentait la colère le gagner et il en jouissait. Il voulait laisser éclater cette violence qu'il sentait en lui comme un explosif. Il voulait se libérer du poids de ses silences et cette apparente indifférence à la mort prochaine par lente destruction des cellules du cerveau. Il voulait libérer sa rage devant son impuissance. Par les mots, il renforçait la violence libératoire et il recherchait les plus provocants.

Journal de Vincent et My-Lai

My-Lai est ma femme. Je l'aime. Elle ne me veut que du bien. Je dois la défendre contre tous les dangers, moi compris.

Pour protéger My-Lai du danger que je représente pour elle, je dois éradiquer de moi toute violence, toute violence contre elle, mais aussi tout sentiment négatif contre quiconque. Le Grand Pardon juif. Ou plutôt la fusion de l'esprit dans l'équilibre du monde des bouddhistes zen.

Qui peut prétendre diriger réellement sa vie ? Nous naviguons en tirant des bords contre des vents contraires et des courants qui nous dévient de nos trajectoires, nous jouons des rôles, nous manipulons et nous sommes manipulés. La vie fait rouler chaque jour la boule du hasard.

Pourquoi en vouloir aux juges qui m'ont jugé et condamné, plus qu'aux dirigeants qui leur ont donné les

consignes, aux citoyens qui refusaient la guerre dérangeante, aux adversaires qui avaient privilégié un règlement politique ? La guerre ne s'était pas jouée dans le bled, mais à Évian. Et l'indépendance était logique depuis 41. Chaque cause renvoie à une cause antérieure et ainsi de suite comme un jeu de dominos appuyés les uns sur les autres. Nul ne sait qui a donné la première impulsion, déclenchant toute la mécanique. D'ailleurs, quelle importance ? Trouver toujours un coupable à tout est une spécificité de notre culture... Quitte à tricher avec de fausses réponses présentées comme des dogmes.

Sois souple, Vincent, plie sous la contrainte pour te redresser quand les éléments le permettent. Laisse Don Quichotte attaquer les moulins et retire-toi dans l'ombre des choses d'où tu n'aurais jamais dû sortir. Le bonheur est dans l'acceptation de son destin.

Par moments je vibre à l'unisson du monde et de la nature. Puis, je perds les repères, je sens monter la colère et je m'y noie avec délectation. J'ai été rigide toute ma vie, cette souplesse nouvelle m'est en permanence une leçon contre-nature.

La capacité de se révolter n'est-elle pas la signature d'un homme libre et responsable ?

La maîtrise de soi n'est-elle pas la signature d'un homme équilibré qui se détache des émotions et ne cherche pas à combattre ce qui le dépasse ?

Le bouddhiste est heureux parce qu'il sait que ce qui est mineur est sans importance et que ce qui est majeur et incontrôlable est aussi, pour cette raison, également sans importance.

Ma culture gauloise a fait de moi un rebelle par nature, même si je m'efforce de devenir zen par conviction... J'aime dire « non », sentir le mot sonner dans ma bouche et observer son effet sur mes interlocuteurs. Le non part d'une certitude et conduit à un rapport de force. Le oui part d'une ouverture et introduit l'enchaînement des actions positives. Je suis non, tu es oui. Nous nous complétons ou nous nous opposons, c'est selon... Le Christ lui-même n'a pas choisi, mêlant les oui et les non, l'amour des faibles et le fouet contre les marchands du temple.